

Daniela Cattin

Samira au pouvoir



Éditions Zarka

Daniela Cattin

Samira au pouvoir

Tous droits réservés pour tous pays.
Sauf autorisation expresse,
toute reproduction de ce livre, même partielle,
par tous procédés, est interdite.

Illustration et design couverture :

© 2024 Zarka

© 2024 Éditions Zarka

<http://editions-zarka.ch>

contact@editions-zarka.ch



Les personnages de ce roman, comme leur nom ou leur caractère, sont purement imaginaires et leur identité ou leur ressemblance avec tout être réel, vivant ou mort, ne pourrait être qu'une coïncidence non voulue ni envisagée par l'auteur.

1^{er} août, 06h00 CET - Prairie du Grütli, Suisse

Werner remonta sa salopette et se gratta la barbe en bâillant. Sa nuit n'avait pas été aussi sereine qu'il l'aurait espéré. Couché à 23 heures comme tous les soirs, il s'était endormi comme une pierre, aidé sans doute par les quelques verres de *Chriiter* qu'il s'était accordé devant la télé. Tous les 31 juillet, veille de la Fête nationale, il y avait de la musique traditionnelle suisse en *prime time* sur la première chaîne de la SRF, la télévision nationale. D'habitude, ce que ces gauchistes zurichois de la télé appelaient «musique folklorique» était reléguée sur la seconde chaîne, et plutôt en fin de soirée. Ces sons joyeux souvent, mélancoliques parfois, entraînants ou envoûtants éveillaient dans les tréfonds de son âme des souvenirs de pureté, d'insouciance, de bonheur à jamais perdu. Tout avait changé, depuis. Il se remémora sa prime enfance, ces veillées de 1^{er} août passées en famille sur la petite terrasse devant la ferme-restaurant avec quelques clients, le lac des Quatre-Cantons scintillant à leurs pieds, protégés par la masse sombre du Fronalpstock en face, de l'autre côté de l'eau. Dans les plus belles années, celles de l'adolescence, ses sœurs Trudi et Vreni étaient à la schwytzoise, ce petit accordéon en bois typique de la Suisse centrale, lui, Werner, maniait la contrebasse. La mère Greti déroulait ses yodels, mélodies enjouées comme un torrent de printemps ou nostalgiques comme un monde qui s'en va. Le père, Walter, servait les bières et les saucisses et comptait les sous. En fin de soirée, il sortait le cor des Alpes, se plantait au milieu de la prairie et saluait les étoiles.

C'était le bon temps, un temps que Werner croyait immuable puisque c'était comme ça depuis toujours. Il imaginait que Walter Fürst, le délégué uranais au fameux serment du Grütli, l'acte fondateur de la Confédération helvétique, était l'un de ses ancêtres. Dans son sang circulait l'âme rebelle, libre, indépendante de ce grand aïeul. Et son devoir dans la vie, c'était de maintenir en vie ce pré historique et toutes les traditions qui vont avec. Ces intellos des villes avaient beau prétendre que tout ce que ses parents lui avaient toujours appris sur les origines de la Suisse n'était que des mythes sans valeur, lui, il y croyait. «*Kopfertami* !»¹ Son juron résonna faux dans l'aube orangée. Le soleil allait bientôt poindre derrière les montagnes, de l'autre côté du lac. Tout n'était que silence, majesté et solitude. S'il avait mal dormi, ce n'était pas seulement parce que, comme chaque année, il y aurait beaucoup d'agitation cette journée de Fête nationale. Cette année, on annonçait la visite de la présidente de la Confédération, rien d'inhabituel, mais elle avait eu l'idée saugrenue de convier ses homologues allemand et autrichien, et le premier ministre du Liechtenstein.

«Encore des tas de gens qui ne comprennent rien à nos traditions, en plus de ces idiots de touristes qui ne respectent rien et ne s'intéressent à nos cors des Alpes et à nos yodels que pour pouvoir uploader des images *exotiques* sur leurs comptes Instagram, Facebook ou Snapchat.» Il cracha sur le bois de la terrasse, puis, pris d'un remords, essuya avec sa semelle. La sécurité, les monteurs de tentes, les installateurs de grills et de bière pression allaient

¹ Bordel de merde !

bientôt arriver. «Bientôt, on entendra plus parler que yougoslave», maugréa-t-il en crachant une nouvelle fois. Dans l'herbe, de l'autre côté de la barrière, cette fois.

[...] Les vaches, serrées les unes contre les autres - elles n'avaient pas connu le coronavirus, elles ! - se laissaient difficilement mouvoir. Pourtant, c'était l'heure de la traite. Ces pis bien pleins devaient presser, les bêtes avaient besoin d'être soulagées, mais ne le montraient pas, comme si quelque chose de plus important les retenait sous ce bosquet. Chura était la cheffe des Grisonnes, Evolena celle des Valaisannes. Oui, comme n'importe quelle espèce animale ou humaine, les vaches suivaient leurs leaders, pour autant qu'il, ou plutôt qu'elle soit de la même race. «*Ja*, c'est ainsi» se disait Werner, «le mammifère est fait pour s'épanouir au sein de sa race. Tous ces mélanges affaiblissent la race. C'est la décadence programmée.» Il pensait bien sûr à la mutation démographique phénoménale qu'avait connue la Suisse depuis qu'il était né. Aujourd'hui, un habitant de la Suisse sur trois avait des racines étrangères, et un quart n'avait pas de racines suisses du tout ! Même pas un passeport à croix blanche.

Au fond, c'était mieux ainsi. Ces naturalisés ne dénaturaient-ils pas l'essence-même de la Suisse ? Comment pourraient-ils apprécier le son du cor des Alpes qui envahissait la vallée au petit matin ? La volupté d'un *Chrüter* fougueux mais soyeux, calmant les pensées, mais excitant les meilleurs instincts, comme Barbi savait le faire au temps de sa jeunesse. Il cracha une fois de plus, poussant les vaches de gauche et de droite en cherchant Chura et Evolena. Il enviait presque ces pays qui avaient réussi à préserver leur âme en maintenant les travailleurs immigrés dans un statut subalterne, comme le Qatar, les Émirats arabes unis ou Israël. «L'Europe, tout vient de là», rumina-t-il encore avant de s'arrêter net. Chura et Evolena étaient devant lui. Mais le spectacle qu'elles contemplaient défiait toute imagination.

«*Heilandonnerwetter, Kopfertami no mol !*», s'écria-t-il, hypnotisé. Les deux stars du troupeau étaient plantées devant un hêtre solide. Elles lui lancèrent un regard à la fois soulagé et interrogateur, avant de s'ébranler de conserve vers la ferme, entraînant le troupeau derrière elles.

Werner se retrouva face à l'horreur.

L'homme était entièrement nu à l'exception d'un petit drapeau suisse qui couvrait son sexe. Ses bras et ses jambes étaient attachés au tronc au moyen d'une corde grossière. Un faisceau de carreaux transperçait son torse. Un meurtre à l'arbalète avait été commis sur la prairie du Grütli.

1^{er} août, 07h30 CET - Morat

S'il y avait bien une chose que le commissaire Baeriswyl détestait par-dessus tout, c'était d'être dérangé au milieu de sa séance de tai-chi. Souple et relax malgré ses presque 65 ans, il enchaînait les mouvements sans effort apparent, tout en grâce, la force vitale du *Qi* inspirant chaque molécule de son corps pourtant d'ordinaire mi-voûté, mi-affalé. Mais lorsqu'il déployait son art, cultivé depuis plus de quarante ans chaque matin, le Fribourgeois était transfiguré. L'harmonie des gestes lui conférait une force sûre, précise, qui était la clef, il en était sûr, de ses succès professionnels. Il dirigeait depuis presque quinze ans la brigade criminelle de la police fédérale et ne comptait plus les avocats ou banquiers véreux, les dirigeants sportifs corrompus et corrompant, ou encore les criminels de guerre du monde entier qu'il avait envoyés en prison pour de longues années.

- Gottfried, c'est urgent ! Ton mobile n'arrête pas de vibrer !

[...] Si Samira Pedrazzini l'appelait à une heure pareille, ça devait être grave. Il la connaissait bien, car, avant de passer aux affaires étrangères, elle avait été la conseillère fédérale en charge de la justice et de la police, donc sa cheffe. Il y avait bien un étage hiérarchique entre les deux, mais le directeur de l'Office fédéral de la police était un politique qui n'avait aucune expérience des enquêtes, donc du travail sérieux. Samira le court-circuitait sans arrière-pensées.

Avant même que la petite tasse ne soit remplie, il parlait à la présidente.

- Ah ! Enfin ! Vous étiez où ?

Son ton était impatient, à la limite de l'agressivité. Après cinq ans au Conseil fédéral, cette Genevoise fille d'immigrés tessinois par son père et palestinienne par sa mère avait l'habitude d'être servie et choyée. Et elle ne supportait pas qu'on ne réponde pas à ses appels.

- Écoutez, Gottfried, poursuivit-elle sans attendre la réponse de son interlocuteur, il y a eu un crime sordide sur la prairie du Grütli cette nuit. Je veux que vous vous rendiez immédiatement sur place et me fassiez rapport avant midi. Je dois savoir si j'annule mon déplacement cet après-midi. Vous me rappelez dès que vous êtes là-bas.

Elle raccrocha.

[...] Après une douche rapide, Gottfried passa un costume gris clair. Tout en nouant sa cravate bleu roi, il dressait automatiquement une check-list dans son esprit. «Premièrement, appeler le divisionnaire Jordan pour lui demander un hélico. Deuxièmement appeler Hansheiri à Altdorf pour voir où en est la police cantonale. Troisièmement, convoquer Séverine.» Cette nouvelle recrue fraîchement émoulue de l'Institut de criminologie de Lausanne, une maison de haute tradition fondée il y a cent-vingt ans par une légende de la police scientifique, un immigré allemand avec un nom qu'on n'oublie pas, Archibald Reiss, l'avait impressionné par son flair et sa capacité à relier des

éléments apparemment disparates entre eux. N'était-ce pas cela qu'on appelait l'intelligence ?

[...] Séverine Lüthi était une perle. D'abord, elle répondait toujours avant la deuxième sonnerie. Ensuite, sa voix énergique sonnait comme un clairon, signe d'une bonne soldate prête à partir au combat la fleur au fusil.

- Bonjour Monsieur le Directeur, quel plaisir de vous entendre de si bon matin ! Vous avez vu les news ?

- Précisément, Madame Lüthi, je saute dans un hélico à Payerne et peux faire un stop à l'aéroport de Belp pour vous embarquer dans une petite demi-heure ? Ça vous va ?

Dans l'administration suisse, il fallait maintenir les formes, surtout vis-à-vis des jeunes femmes. Pas de Mademoiselle, pas de Séverine, pas de compliment sur l'habillement ou la coupe de cheveux. On devait trouver son plaisir dans le travail, nulle part ailleurs. La police du genre, comme on appelait le bureau de l'égalité hommes-femmes, était au moins aussi redoutée que la division criminelle que dirigeait Baeriswyl. Celui-ci se souvint du tout premier texte fédéral sur le sujet, dans les années 1980. Tous ses collègues romands étaient hilares devant une traduction pour le moins coquine qui commençait ainsi : *«Il faut mettre le sexe au centre des textes fédéraux»*. Très vite, sous l'influence de prudes américains, le sexe était devenu le genre.

- Mais... vous croyez que ça mérite... ?

«Ce fait divers réclamait-il vraiment l'intervention de la police fédérale ? Les cantonaux pourraient bien s'en occuper, au moins au début», songea-t-elle.

- Bien sûr, c'est la Présidente de la Confédération elle-même qui nous envoie.

- Ah ! fit-elle, interloquée. Mais... c'est que je profitais de ce congé pour voir ma famille. Je suis à Pontenet, mais je peux prendre la voiture, ce n'est que vingt minutes jusqu'à Delémont.

- Delémont ? Rien à voir. C'est ça, sautez dans votre Duster. On se retrouve au Grütli.

- Au Grütli ?

Séverine n'y comprenait plus rien.

Baeriswyl raccrocha sans répondre. Son ordre était clair, et il savait que sa jeune collègue était déjà en train de se précipiter dans sa Dacia brune caca d'oie malade. Cette voiture était emblématique de tous les préjugés qu'on pouvait avoir sur les Jurassiens bernois : une bagnole de pauvres, de gens sans goût, de périphériques croupissant dans leur galetas humide - mais aussi d'un peuple - non, d'une population - qui savait compter. Le rapport qualité-prix de la Duster était bien supérieur à celui de sa Yeti, songea Gottfried en réalisant qu'il avait développé une affection presque paternelle vis-à-vis de sa subordonnée. Outre son côté pétillant et son esprit incisif, elle n'était pas vilaine à regarder, loin de là, ce qui rendait ses collègues jaloux et stimulait les jeunes hommes de son équipe. «Qu'est-ce qui

s'est passé à Delémont ?» se demanda-t-il en regrettant d'avoir été un peu abrupt avec sa jeune subordonnée.

Il comprit en garant sa voiture au parking de l'aéroport militaire de Payerne. WhatsApp de Madame Lüthi : «*Je croyais que vous parliez du casse de Delémont. Beaucoup d'émoi là-bas. Serai au Grütlì vers 10 heures.*»

«Un casse à Delémont ? *Who cares.* Ça, ce n'est définitivement pas de mon ressort. Que les *Jurasser* se débrouillent.»

Un Jordan tout fringant, les deux étoiles d'officier général bien polies, l'attendait sur le tarmac.

- Pas le temps pour un petit express, mon premier-lieutenant ?

Baeriswyl dirigeait la compagnie où Jordan, il y a plus de quarante ans, payait son galon de jeune officier.

- Pas aujourd'hui, général, y'a l'feu au lac des Quatre-Cantons. Ça ne devrait pas tarder à sortir. *Reibe médias*².

Interloqué, mais habitué au secret de fonction, le divisionnaire prit congé du commissaire avec une poignée de main chaleureuse. Les prescriptions en vigueur interdisaient encore tout contact physique, car l'affreux virus rôdait toujours, mais entre vieux amis... Gottfried sauta dans l'hélico.

1^{er} août, 09h00 heure locale - Jérusalem

L'appareil de Fred vibra dans sa poche au moment où il allait entrer dans l'ascenseur. Il venait de quitter sa chambre luxueuse du mythique King David et s'apprêtait à rejoindre le plénum au rez-de-chaussée. L'attentat qui avait détruit une partie du bâtiment imposant en plein centre de Jérusalem-Ouest en 1946 et laissé nonante-et-une personnes sur le carreau avait donné une aura unique à l'établissement. «À l'époque, c'étaient les Juifs, les terroristes – au moins pour les Anglais», sourit Fred Staub en observant l'écran de l'appareil. *Unknown caller*. Sur Threema, l'App censée crypter les appels un peu mieux que les autres. Mais bon, on était au pays du Mossad... Il savait qui était en ligne. Le grand maître en personne. Une sensation de bonheur, presque de plaisir, envahit son ventre. Il était fier d'être là où il était. Il avait le sentiment exaltant de remplir une mission. Il allait faire l'Histoire.

- *Gruezj, mein Herr !*

- *Fredy, Heilanddonner, was bäscht wider g'macht* ?³ tonna la voix de stentor du vieux gourou.

- C'est la première étape. Vous verrez la suite.

² Foutus médias

³ Nom de dieu, Frédy, qu'est-ce que tu as encore fait ?

- Je ne t'ai jamais autorisé à faire cela.
- Quand vous m'avez confié le commandement, vous m'avez donné une instruction claire : prendre le pouvoir sur les esprits d'abord, sur les institutions ensuite.
- Mais pas comme ça.
- Il fallait le dire avant. Moi, je réalise votre rêve. Faites-moi confiance.
- Tu joues avec le feu.
- Vous étiez le premier.

«*Go to hell*». Le vieil homme raccrocha rageusement et contempla le lac de Zurich. Soudain il se mit à douter. Il avait consacré toute sa vie et une partie de sa colossale fortune à se venger de cette élite zurichoise qui l'avait boudé, lui, le fils de pasteur, petit-fils d'immigré allemand, mais *self-made man* qui avait fait d'une petite boîte de chimie une multinationale florissante. Le parti politique qu'il avait repris à la hussarde, le PPS, parti populaire des Suisses, de très mineur, était devenu en une vingtaine d'années le premier de Suisse. Sa recette était simple et efficace : susciter la peur des masses et se présenter en seul sauveur. Contre l'Europe. Contre les réfugiés yougoslaves de toute ethnie. Contre les immigrants africains. Contre les Musulmans. Toujours contre, jamais pour. Ça marchait. Ça marchera toujours.

Un rayon de soleil vint frapper son visage ridé d'octogénaire. Une angoisse sourde serrait sa poitrine. Quelles énergies avait-il déclenché ? Pour la première fois, il se sentit dépassé.

Fred Staub pénétra dans le *Ballroom* animé d'un mélange d'excitation, de plénitude et d'un peu de honte aussi. Dans toutes les disciplines mystiques, il arrive un moment où le disciple doit tuer son maître. [...] Il contrôlait encore l'argent, mais, pour ça, Fred avait une idée.

- *Fred, let me present you mankind's greatest benefactor.*⁴

L'homme qui lui avait saisi l'épaule était un Américain costaud, une crinière mal domptée rejetée en arrière. C'était Steve. Lui-même. En personne. Fred tressaillit, une bouffée de chaleur envahissant sa poitrine. Fred l'avait rencontré dans un congrès des partis de la mouvance nationaliste européenne, à Budapest. Il était une star des réseaux sociaux et avait contribué grandement à la poussée de la droite alternative américaine, ou *Alt-Right*. Il avait grandement contribué à l'élection d'un président américain qui voulait «*Make America Great Again*», ce qui signifiait en réalité «*Make White America Great Again*.» Après son succès outre-Atlantique, Steve avait exporté ses idées à travers l'Europe et avait rencontré un terreau fertile un peu partout, mais surtout dans les ex-pays communistes. À Budapest, dans le cadre impérial de l'Hôtel Gellert, le stratège américain avait présenté la recette de son succès. Simple en soi : occuper les réseaux sociaux, feindre de comprendre les frustrations de la classe moyenne, les diriger contre un ennemi facilement identifiable, alimenter la haine

⁴ Fred, laissez-moi vous présenter le plus grand bienfaiteur de l'humanité.

avec des infos percutantes qui n'avaient pas pour but d'informer, mais de mobiliser. Et puis discréditer les élites dirigeantes à coup de thèses conspirationnistes. Steve, le tsar des *fake news*. Un soir, en Hongrie, le Suisse avait pris son courage à deux mains et était allé se présenter pendant le dîner. À sa grande surprise, l'Américain connaissait parfaitement la Suisse et avait analysé en détail la montée du PPS depuis les années 1990.

Là, à Jérusalem, c'était Steve lui-même qui avait pris l'initiative d'aller vers Fred. Une poussée d'adrénaline projeta l'égo du Suisse plus haut que les sommets de ses Alpes chéries. «S'il est venu vers moi, c'est que je suis important», songea-t-il en essayant de contrôler sa respiration. Ils s'approchèrent d'un petit homme tout rabougri, tout ramassé dans une chaise roulante poussée par une blondasse fade bien plus jeune.

- Arthur, permettez-moi de vous présenter notre ami Suisse, Fred Staub. Fred, voici Arthur Atkin et son épouse Shelly.

Fred n'en crut pas ses oreilles. «Wow, le mec contrôle la moitié de Las Vegas, il a financé les campagnes de la plupart des dirigeants de la nouvelle droite des Philippines au Brésil en passant par la Hongrie, les États-Unis et, naturellement, Israël, il est un habitué des présidents et des premiers ministres - et de ceux qui comptent. Mais il a pris un méchant coup de vieux.» Effectivement, Fred avait vu des photos de cet immense donateur de la droite alternative.

- *Hi, Fred*, annonça Atkin en tendant une main tremblante. *I love Switzerland and watch it closely.*⁵ Vous étiez des pionniers. Vous avez dit à l'UE d'aller se faire foutre. Votre génération va finir le boulot. Être un modèle pour tous.

Bien vu. Exactement ce qu'il pensait. Fred était admiratif.

- Merci, Monsieur, j'y travaille.

- Faites-moi savoir s'il vous faut quelque chose.

Shelly esquissa un sourire et fit pivoter la chaise roulante. Le premier ministre venait d'entrer dans la salle. Le couple sordide se dirigea vers le podium. Fred se sentit pousser des ailes et irradier comme si le vieil impotent lui avait conféré le Saint-Esprit.

- Merci beaucoup, Steve. Ça signifie beaucoup pour moi.

Steve était l'agitateur des réseaux sociaux qui lui avait présenté Atkin.

- Je dois rejoindre le groupe. Nous bavarderons plus tard.

- Oui, merci, je dois vous demander quelque chose.

- Pas de problème, confirma le chevelu.

Fred trouva une place au troisième rang. Le premier ministre se dirigeait vers le micro. Le meeting allait commencer. Ou plutôt la grand'messe. [...]

- Nous voilà tous rassemblés ici pour revisiter le passé et prendre en main le futur.

⁵ J'adore la Suisse et je l'observe attentivement.

Nouvelle salve d'applaudissements, tandis que des images défilèrent sur les écrans géants crépitant tout autour de la salle. L'Holocauste, des combattants islamistes, le président iranien, des otages en tenue orange décapités, des gilets jaunes, un ayatollah, une carte du monde colorée, bleu pour les gentils, rouge pour les méchants, jaune pâle pour les pleutres (l'Europe de l'Ouest), un drone israélien qui s'abattait sur des terroristes... Le rythme soutenu, trois secondes par séquence, les mots du tribun, une euphorie malsaine gagnait la salle.

- Notre devoir est de redonner au monde sa grandeur, hurla l'orateur pour achever son discours.

L'ovation dura longtemps. Fred Staub, debout, était subjugué. Soutenu par une puissance pareille, il allait leur montrer à tous ces tièdes, tous ces hypocrites, tous ces traîtres. Il allait devenir un chef et changer le monde. À commencer par la Suisse.

- Steve, est-ce qu'Atkin était sérieux en proposant son aide ?

La voix trahissait un brin d'anxiété. Les deux hommes s'étaient retrouvés autour d'une table haute lors du *coffee break*.

- Je pense que oui. Ses moyens sont illimités, vous savez.

- Pensez-vous que je puisse le convaincre de financer mon mouvement ? Après tout, nous avons été les premiers et la Suisse est une plaque tournante.

- Et votre mentor ?

- Il devient vieux et faible. On ne peut plus compter sur lui.

- Laissez-moi m'en occuper.

Bip ! Une alerte SRF INFO : *«Meurtre au Grütli. En ce jour de Fête nationale, le corps sans vie d'un homme encore non identifié a été découvert ce matin tôt sur la Prairie du Grütli. Développement suit.»*

Il sourit. Tout allait bien.

1^{er} août, 09h00 CET - Prairie du Grütli

- On a identifié le corps ? demanda Baeriswyl.

- Non. Le patron du *Gasthaus* venait récupérer ses vaches pour la traite quand il a découvert le corps nu. Le défunt n'a pas de papiers ni de cartes de crédit ni rien qui dévoilerait son identité.

- Forcément, il était nu, remarqua le Fédéral avec une pointe d'ironie.

Dahinden n'avait pas l'air en forme.

- Toutes les données ont été envoyées dans le réseau intercantonal. Mais qu'est-ce que je pourrais faire de plus ?

Dahinden secouait la tête, le ton était affolé. Quel ciel lui tombait sur la tête, lui qui se préparait à accueillir la présidente de la Confédération et ceux des pays voisins. Elle avait beau être du parti Vert, donc une gauchiste, alors que lui appartenait au parti de centre-droit qui avait dominé la vie politique du canton depuis toujours. C'était quand même un honneur.

- Tu crois que la Présidente va venir malgré tout ?
- Elle décidera plus tard. Donc tu n'as aucun indice ?
- Euh... je... peut-être.

Visiblement, l'Uranais était dépassé.

Baeriswyl s'approcha du médecin légiste qui finissait un premier examen du corps.

- Je suis le commissaire Baeriswyl de la police fédérale. La présidente de la Confédération m'a demandé de venir ici pour récolter toutes les informations possibles. Qu'avez-vous appris ?

- Cet homme a environ cinquante ans, il est mort il y a cinq à six heures. On a retiré dix-huit carreaux d'arbalète. Une d'entre elles a atteint le cœur, les autres étaient éparpillées de la gorge à l'estomac. Les assassins avaient pris le soin d'enfoncer un bout de tissu dans sa bouche, probablement pour étouffer ses cris. Les cordes qui enserraient ses poignets et ses chevilles sont des productions de masse qu'on peut acheter dans n'importe quelle Landi (la chaîne suisse de fournitures agricoles). Les petites brûlures provoquées par les liens semblent indiquer qu'elles ont été placées deux à quatre heures avant le décès. Le corps ne présente pas d'autre trace de violence, si ce n'est qu'il lui manque l'oreille droite, probablement découpée quelques heures avant la mort au moyen d'un rasoir ou d'un autre objet très tranchant.

Le médecin récitait ses observations préliminaires comme s'il lisait une recette de cuisine.

[...] Une banderole en plastique rouge et blanche barrait l'escalier montant vers la terrasse. À peine franchi le maigre obstacle, il fut assailli par une harpie en uniforme qui voulait lui interdire d'aller plus loin.

- Baeriswyl, police fédérale, je viens voir le patron.
- Non, rétorqua simplement l'autre.
- Il n'est pas là ?
- ...

Visiblement, son instruction était de ne laisser rentrer personne et elle comptait remplir sa mission à la perfection.

- Bon, vous faites bien votre travail, mais là, il faut me laisser passer.

Pour toute réponse, elle étendit les bras, visiblement prête à en découdre. Baeriswyl n'allait quand même pas se battre contre une policière uranaise. Il passait rapidement dans

sa tête les arguments qui pourraient convaincre la redoutable Cerbère lorsque sa subordonnée Séverine Lüthi arriva.

- Ah ! Madame l'inspectrice, vous tombez à pic. Dites donc, votre Duster doit être au bord de la crise cardiaque, vous avez fait vite, sourit-il.

- Monsieur le Directeur, ce n'est peut-être pas le moment de faire de l'humour. Il y a eu mort d'homme. Regardez ce que je viens de voir. Il y a eu un développement à Delémont. Je croyais que vous m'appeliez pour ça. Même le Jura bernois est en émoi.

L'écran de son smartphone affichait la page du *Quotidien jurassien*, le journal du canton du Jura. Malgré la crise, presque chaque canton réussissait plus ou moins à maintenir en vie une presse locale toujours plus mince.

«Le directeur du Musée jurassien introuvable», titrait le site. «Après le vol de la Crosse de l'Évêque de Bâle la nuit dernière, il a été impossible de contacter Jules Jolidon. Les autorités spéculent sur le fait que c'est le directeur lui-même qui se serait enfui avec la précieuse relique.»

Baeriswyl jeta un coup d'œil d'abord distrait, puis fixa intensément l'écran. Son juron retentit comme un coup de tonnerre dans un ciel sans nuage.

- Nom de Dieu ! Séverine, venez avec moi !

Il en oubliait ses principes. Tout essoufflé, le visage rougeaud, le vieux flic se précipita vers l'ambulance. Deux brancardiers chargeaient le corps.

- Vous vous faites du souci pour ma Dacia, mais moi, je m'en fais pour vous, plaisanta Séverine.

- Silence, interrompit Baeriswyl. Il y a eu mort d'homme. Et je sais qui c'est. Regardez sous le tissu, Séverine.

Et zut, il l'appellerait Séverine dorénavant. Assez du *politically* trop correct. Plus de Madame Lüthi. Ils étaient maintenant embarqués ensemble dans une énigme abracadabrante. Pour la résoudre, le vieux Fribourgeois et la jeune Jurassienne bernoise devaient former une équipe soudée comme les doigts de la main.

- C'est pas possible.

La jeune policière lança un regard vers son chef. Il y lisait autant d'interrogations qu'il y avait de corbeaux dans un ciel jurassien d'arrière-automne. C'était Jolidon, feu le directeur du Musée jurassien.

- Séverine, allez à Delémont voir vos cousins du Nord. Moi je dois rester ici pour préparer la venue de la cheffe. Si elle vient toujours. Récoltez-moi le plus de détails possible.

1^{er} août, 10h20 CET - Palais fédéral, Berne

Samira Pedrazzini, la présidente de la Confédération et cheffe du Département fédéral des affaires étrangères, reposa le combiné en lâchant un long soupir.

- Quelle histoire de fous. Le directeur du Musée jurassien d'art et d'histoire transpercé de dix-huit carreaux d'arbalète la nuit de la Fête nationale et en même temps le trésor le plus précieux de son musée disparaît. Bon, je fais quoi ?

Elle scruta son attachée de presse et son collaborateur personnel, deux jeunes cadres des Verts qui avaient rejoint son équipe rapprochée lorsqu'elle était passée de justice et police aux affaires étrangères, le DFAE, il y avait tout juste un mois.

- Euh ! Vous pourriez appeler le président du gouvernement jurassien pour lui présenter vos condoléances, risqua Jérôme, le conseiller.

- Pfff. Vous n'avez rien de mieux à me proposer ?

- Il faudra rédiger un communiqué..., commença Jessica, l'attachée de presse.

- Pour dire quoi ? coupa Samira, agacée. Appelez-moi Cornelio.

[...]

- *Ciao, bella, come vai ?* Cornelio restait charmant et charmeur, l'âge n'y changeait rien.

- *Ma... Così così.* Tu as vu les news ?

- Cette drôle d'histoire de meurtre au Grütli. Oui. Ça t'inquiète ?

- Je dois y aller cet après-midi. Je maintiens ou j'annule ?

- Hmmm... qu'est-ce qu'on sait des circonstances ?

- La victime est le directeur d'un musée de Delémont. Et la même nuit, la pièce la plus précieuse de son musée a été volée. Tu y comprends quelque chose ?

- Pas plus que toi, mais je renifle du très mauvais. La solution de facilité serait que tu renonces par respect pour la victime et sa famille. D'un autre côté, tu dois montrer que la Suisse est dirigée, donner confiance à la population, promettre que ces crimes seront punis... Tu as une occasion unique d'apparaître comme la leader dont le pays a besoin. Mais tu devras prononcer des paroles fortes.

- C'est exactement mon dilemme.

- Écoute ton intuition.

- J'y vais.

[...]

1^{er} août, 12h00 CET

Berne : Fosse aux ours

Zurich : Paradeplatz

Bâle : Siège de Novartis

Le cycliste dévalait le Klösterlistutz, la rampe très en pente qui reliait les quartiers chics de Berne à l'Aar, puis, à travers le pont de Nydegg, à la Vieille-Ville. Il portait un masque comme tout le monde, puisque le virus rôdait toujours. Des lunettes de soleil et un casque noir façon Hell's Angels des années 1970 complétaient le camouflage. Juste avant le pont se situait une institution incontournable du paysage touristique bernois : la vénérable Fosse aux ours, véritable symbole de la ville où siègent les institutions fédérales. Elle rappelle la légende selon laquelle le fondateur de la ville, Berthold de Zähringen, aurait décidé de construire une place fortifiée à cet endroit-là après y avoir capturé un ours. En réalité, située dans une boucle de l'Aar, le site offrait un intérêt stratégique évident, puisqu'elle était protégée sur trois côtés par les flots parfois tumultueux de cette rivière qui descendait tout droit des Alpes et se jetait dans le Rhin au nord de Zurich.

Arrivé à la hauteur de la Fosse aux ours, juste avant de s'engager sur le pont, le cycliste lança un sac en coton rempli de tracts en direction de l'entrée du site touristique très fréquenté puisque ce jour-là était férié. [...]

Le cycliste avait mal estimé la courbe. Il tenta de freiner, mais la roue avant heurta le bord du trottoir. Le vélo s'envola, finit sa course contre la rambarde, un mur en pierre de taille qui donnait sur un pré en pente où quelques ours prenaient le soleil. Le choc éjecta l'homme par-dessus le muret. Il s'écrasa six mètres plus bas, dans le parc à plantigrades. La foule se pressa, estomaquée. Un gros mâle s'approcha, curieux et menaçant.

Au même instant, devant le siège de Novartis à Bâle et devant le siège de l'UBS à Zurich, le même rituel se produisait. À ceci près que les cyclistes étaient moins maladroits.

[...]

1^{er} août, mi-journée - Delémont

Séverine Lüthi n'avait jamais pris à gauche avant Moutier.

En revenant du Grütli, elle avait quitté l'autoroute à Oensingen, puis suivi la longue vallée bucolique qui menait à Welschenrohr, en traduction littérale «*le tuyau des Welsches*». «Welsches» était le nom mi paternaliste, mi péjoratif donné par les Alémaniques aux Romands, peut-être en raison de leurs origines celtes ? Donc ce «tuyau des Welsches», un petit village appelé étonnamment *Rosières* en traduction officielle (!), constituait la frontière entre le monde germanique et le monde francophone. Il y avait encore un hameau,

Gänsbrunnen - «Fontaine aux oies» en traduction littérale, *Saint-Joseph* en officielle (! bis), - niché dans une cluse en contre-bas. Juste après, en franchissant la ligne de chemin de fer, elle traversa la frontière entre le canton de Soleure et le canton de Berne. Derrière elle, des Soleurois germanophones et catholiques, devant elle des protestants francophones.

Séverine sentit une petite démangeaison à la hauteur de son nombril en voyant le panneau marron «Bienvenue dans le Jura bernois» barbouillé de graffitis. Le terme «bernois» avait été tracé grossièrement, on pouvait lire le slogan «la minorité ingrate» et repérer un drapeau jurassien à moitié effacé. Venant d'une famille qui s'identifiait résolument au camp pro-bernois, Séverine avait toujours considéré les séparatistes jurassiens comme des écervelés violents, menteurs et de surcroît catholiques. On ne lui avait jamais dit, ni à l'école, ni dans sa famille, que ses ancêtres avaient fui le canton de Berne au dix-septième siècle pour éviter une mort atroce. Les dissidents protestants, anabaptistes ou mennonites, étaient alors pourchassés sans retenue par les soudards au service de l'Église et de l'État bernois. Le Prince-Évêque catholique souverain de ce qui était encore l'Évêché de Bâle avait accueilli ces réfugiés miséreux pour autant qu'ils s'installent sur les montagnes et pas dans les vallées. Outre le pied-de-nez certainement savoureux aux Excellences patriciennes bernoises, cette décision avait surtout eu pour but de favoriser le développement économique de ces hauts plateaux austères. L'industrie du bois et l'élevage furent en grande partie le résultat de cette immigration bernoise en quête d'asile politique. Un catholique accueillant des protestants persécutés par d'autres protestants, l'ironie de l'histoire n'était pas mince. Mais les livres d'école se gardaient bien d'aborder le sujet. En Suisse comme ailleurs, l'histoire était écrite par les vainqueurs selon leurs intérêts politiques. Depuis la guerre du Sonderbund, l'intérêt des vainqueurs était de ne pas raviver les tensions religieuses. Dans ce coin-là, on n'y était pas vraiment arrivé. [...]

Google Maps l'amena devant un bâtiment spacieux de béton et de verre qui constituait le siège de la police jurassienne. Elle consulta son téléphone, car elle avait demandé à son bureau de lui organiser une réunion de travail avec l'inspecteur cantonal chargé de l'enquête sur le vol au musée et la disparition de son directeur. «*Tu as rendez-vous à 13h avec le commissaire Salerno.*» Il était 12h50. Même si elle était un peu en avance, elle décida d'aller s'annoncer à la réception. Une dame d'un certain âge finissait un sandwich en pianotant sur son smartphone.

- Une seconde, fit-elle sans lever les yeux.

Elle finit par appuyer sur la touche «Envoyer» et regarda la nouvelle arrivante.

- Oui ? lança-t-elle laconiquement.

- J'ai rendez-vous avec le commissaire Salerno, annonça-t-elle en présentant sa carte de la police fédérale.

- Vous venez du Sud d'après l'accent, hein ?

- Je... c'est pas le sujet, je travaille pour la police fédérale et mon bureau à Berne a pris rendez-vous avec le commissaire...

- Salerno, je sais, j'ai entendu, on a beau être du Jura, on n'est pas des teubets, hein, rétorqua-t-elle en utilisant un terme typique du Jura. Vous savez, Berne, on n'aime pas beaucoup ici. Après tout ce qu'ils nous ont fait. Vous avez pas honte, hein ?

- Je travaille pour la Berne fédérale, plaيدا Séverine, un peu déstabilisée et mal à l'aise.

- Ouais, tous les mêmes. Des ours voraces qui font que dévorer les petits, maugréa la mégère. De toute façon, il est en pause, ils sont tous en pause et moi je devrais avoir congé aujourd'hui. Mais avec ce chenit, je dois travailler, alors couèteche-te, hein.

Chenit, elle avait compris. On utilisait aussi ce mot-là chez elle pour dire chaos, désordre. *Couèteche-te*, par contre, elle ne connaissait pas. Mais ce n'était pas difficile de deviner vu le contexte. Et puis, cette manie de terminer chaque phrase par un «hein» qui ne voulait rien dire l'agaça. À Pontenet, on disait plutôt «ké» pour requérir une approbation qu'on n'attendait pas nécessairement.

- Je...

- Tenez, ils m'ont dit que vous pouviez les trouver là, hein.

Elle tendit un post-it jaune sur lequel figurait une adresse : Restaurant de la Crosse, rue Roland-Béguelin 4.

Puis elle plongea son nez sur son téléphone et entama une nouvelle conversation virtuelle.

«C'est un coup monté», se dit l'inspectrice Lüthi. Déjà le nom du restaurant, le symbole honni du canton détesté, et en plus la rue au nom du chantre de la violence et du racisme anti bernois.

Elle trouva sans difficulté l'endroit, en plein centre, proche du Château, siège des autorités cantonales. Elle gara sa Dacia sur une des nombreuses places vacantes. En glissant la pièce de deux francs dans la fente du parcmètre, elle réalisa que la taille maximum était d'un franc, le prix de l'heure. «Pour ça, ils sont quand même plus cools qu'à Berne», songea-t-elle en se rappelant que certains parkings demandaient jusqu'à six francs de l'heure dans la ville fédérale.

L'endroit était bruyant, sombre et enfumé. Dans le canton du Jura, visiblement, la zone fumeur était prioritaire, et c'étaient les non-fumeurs qui étaient cantonnés dans une espèce de petit aquarium à côté des toilettes.

- Ah! Ça doit être notre fliquette, entendit-elle gueuler du fond du restaurant. Mademoiselle Lüthi, ici !

Un homme d'environ quarante ans la hélait et faisait de grands gestes. Tout le restaurant se retourna. «Eh ben, pour la discrétion...» Séverine sentit une angoisse lui tarauder la poitrine. «Ces Jurassiens sont vraiment une race à part», comme son oncle disait toujours... Trois hommes finissaient leur repas devant un café et un petit verre à alcool. Le plus âgé, la soixantaine bien portée, grisonnant mais pas trop, vêtu d'un jeans et d'un blazer, chemise

bleu ciel ouverte, se leva et lui fit un baisemain. Une première pour la Jurassienne bernoise peu habituée au grand monde.

- Bienvenue dans notre beau canton, Mademoiselle Lüthi.

Elle hésita à dire que, dans le reste de la Suisse, il n'y avait plus de demoiselles mais rien que des dames. Elle s'abstint cependant. Déjà qu'elle était en terrain hostile, il valait mieux faire profil bas.

- Enchantée, répondit-elle en essayant de masquer son accent de la vallée d'à côté.

- Je suis le commissaire Salerno, voici mon adjoint l'inspecteur Lachat, et notre jeune collègue en charge de l'affaire, l'inspecteur Boillat.

Lachat tendit la main, l'autre se borna à saluer d'un signe de tête.

- Vous savez pourquoi je suis là, j'imagine, ké ?

Le dernier mot était de trop. Les trois compères comprirent tout de suite, et ils n'allaient pas laisser passer ça.

- En plus ils nous envoient une groin, marmonna le jeune en enfonçant son nez dans le verre vide.

«Groin» était le terme péjoratif utilisé par les Jurassiens séparatistes pour désigner les antis séparatistes depuis que, en réaction au groupe Bélier, ils avaient créé une troupe de choc à eux qu'ils avaient cru malin d'appeler «Les sangliers».

- Silence, Boillat. [...]

- Oui, bon, enfin, bafouilla Séverine, on refait le conflit jurassien ou bien on essaye de résoudre cette énigme ? lança-t-elle, un peu désespérée par la tournure que prenait la conversation.

- Boillat, ordonna son chef, emmenez notre collègue fédérale au Musée et faites-lui un briefing complet. Nous devons travailler en parfaite transparence. Nous, on retourne au bureau faire rapport au ministre.

[...] Boillat se leva et enfila un perfecto noir sur son t-shirt rouge et, sans jeter un regard vers celle qui devait l'accompagner, il se dirigea à grandes enjambées vers la sortie. Séverine prit rapidement congé et se lança à la poursuite de Boillat. Il ne l'avait pas attendue et marchait du même pas leste le long de cette belle grande rue qui constituait le cœur de la capitale jurassienne. Elle dut courir pour arriver à sa hauteur, ce qui l'agaça profondément. «Quel rustre, ce mec !» pensa-t-elle. «Il faut crever l'abcès, je ne vais pas passer la journée, et, qui sait, la suite de l'enquête avec un idiot pareil». Elle le saisit par l'épaule. Il se retourna et la toisa, l'œil mauvais.

- Je ne vous aime pas.

C'est tout juste s'il ne lui avait pas craché au visage. Il fit mine de se retourner, mais elle l'arrêta en lui tenant le bras.

- Je ne vous ai rien fait, et nous devons peut-être travailler ensemble. Alors dites-moi ce que vous avez sur le cœur. Il faut éclaircir ça tout de suite.

- Je ne crois pas que vous soyez convertible, murmura-t-il dans un rictus.

- Convertible ? Je ne suis pas une décapotable, effectivement, tenta-t-elle pour détendre l'atmosphère. Si vous voulez me convertir au catholicisme ou au séparatisme, ce n'est ni l'heure, ni le lieu. Je vous promets que vous pourrez essayer, mais concentrons-nous sur notre enquête et ensuite vous aurez votre chance. Mais d'abord, essayez d'être un tout petit pro et agréable, nom de bleu ! [...]

1^{er} août, 15h15 - Sur l'autoroute vers Lucerne

Elle avait renoncé au train au dernier moment. Comme figure emblématique du pouvoir vert, Samira Pedrazzini ne pouvait pas se permettre de ne pas appliquer à la lettre, dans ses activités privées comme professionnelles, la doctrine du parti. Donc, elle effectuait tous ses déplacements en Suisse dans les transports publics. Elle avait trouvé un petit appartement proche de la collégiale de Berne, à moins d'un kilomètre du Palais fédéral, et se rendait au bureau à pied, sans sécurité. Elle aimait observer les réactions des passants qui la croisaient. Ce mélange de déférence, de crainte et de désir d'être aimé que les gouvernés ont pour les gouvernants. [...]

- Quelles sont les dernières news ?

Jessica tendit la tablette électronique qui listait les derniers textes publiés dans la presse suisse. Le titre qui revenait le plus souvent était celui de «*terrorisme écologique*». Son ventre se noua. Voilà bien deux termes antinomiques pour Samira. Elle avait voué tout son combat politique aux thèmes de l'environnement, parce que, pour elle, écologie égalait harmonie avec la nature, égalait non-violence, égalait paix entre les hommes.

- Terrorisme écologique, pff, un oxymore, siffla-t-elle entre ses dents.

- Mais c'est la formule qui fait le buzz. Tous les médias ont repris la thèse de Baraud sur la RTS, même les Alémaniques et les Tessinois. Et ça cartonne aussi sur les réseaux sociaux. On a une première analyse. Beaucoup de trafic, 46k de *likes*, 2k de partages, 83% de commentaires positifs. C'est pas souvent qu'il y a un retentissement pareil.

Jessica n'osa pas informer sa cheffe que son propre tweet de condoléances et d'appel à la solidarité et à l'unité n'avait recueilli que cent soixante-quatre *likes*, zéro partage et zéro commentaire.

- Aïe, c'est énorme. On sait bien que ces fachos sont facilement mobilisables, mais ça m'étonne quand même.

Samira soupçonnait inconsciemment qu'il y avait anguille sous roche.

- Pour être honnête, Madame la Présidente, reprit l'attachée de presse, ça fait cinq ans que j'analyse les données des réseaux sociaux et je n'ai jamais observé un engouement pareil.

La Tesla avait retrouvé deux BMW de la police uranaise à la sortie de l'autoroute. Les trois limousines grimpaient maintenant la pente qui les amènerait en haut de la fameuse prairie. Soudain inquiète, prise d'un mauvais pressentiment, Samira Pedrazzini se demanda ce qu'elle allait trouver là-haut. Elle se pencha pour tirer un papier du vide-poches fixé derrière le siège avant. Il s'agissait d'un tract récupéré à la Fosse aux ours. Elle le relut attentivement.

«Non à la dictature écolo-mondialiste. En finir avec la globalisation. Rendre le pouvoir au peuple !»

En dessous de ces titres en grosses lettres rouge sang sur fond blanc figurait une explication de texte sommaire. [...]

NE TOLÉRON PLUS. RETROUVONS NOTRE DIGNITÉ DE SUISSES INDÉPENDANTS, RETROUVONS NOS VALEURS ANCESTRALES, BATTONS-NOUS POUR ELLES ET POUR NOTRE BELLE NATURE.»

C'était signé *«Nature et Patrie»*. Un logo représentant une arbalète et une crosse d'évêque figurait en en-tête. Guillaume Tell et Jésus-Christ saupoudrés de Karl Marx et de Greta. Quelle combinaison !

La présidente sortit son discours de sa sacoche pour une énième relecture. C'était nul. Cela ne répondait à aucune des accusations figurant dans le tract. Il n'y avait ni réponse aux attaques dont elle était la victime, ni rien pour inspirer ou galvaniser ses supporters. *«Du wishy-washy politiquement correct»*, soupira-t-elle. Elle chiffonna le papier et le lança sur les genoux de sa voisine.

- Ce torchon ne me sert à rien, Jessica. Je vais parler librement.

[...]

- Jessica, vous ferez en sorte que les caméras fixent mon visage en gros plan à la fin de mon intervention, lança-t-elle à voix haute. Et vous veillerez à ce que ces images soient diffusées largement sur les réseaux sociaux.

Elle maîtrisait assez bien la technique qui permettait de pleurer à volonté. Question de conditionnement. Elle ne voulait pas rater cette occasion de remettre le public de son côté.

1^{er} août, 15h45 - Prairie du Grütli

Werner était resté prostré dans sa chambre à coucher depuis le matin. Il avait été examiné par un psy qui lui avait donné quelques calmants et lui avait conseillé de dormir. Susi était arrivée dès qu'elle avait appris, mais elle n'osa pas entrer dans la chambre de ses parents, de peur de déranger son père. Elle pianotait sur son iPad devant l'entrée à la recherche des meilleurs hôtels de Syrie lorsqu'elle entendit le vieil escalier en bois grincer.

Une amie journaliste lui avait dit que Damas avait la plus belle vieille ville du monde, et la meilleure cuisine arabe. Werner apparut, pâle, droit comme un I, le regard étrangement fixe. Il avait revêtu son costume d'armailli, avec gilet brodé et capet aux armes de la Suisse enfoncé sur le front. Susi se leva d'un bond, inquiète.

- Papa, ça va ?

Il remarqua sa fille, esquissa un hochement de tête et, sans plus d'effusion, se dirigea vers la porte. La jeune femme lui emboîta le pas.

Juste en dessus de la ferme-restaurant régnait beaucoup d'agitation. La présidente était annoncée incessamment. Gottfried Baeriswyl avait mis en place un plan de sécurité maximum. Une foule conséquente, probablement cinq à huit cents personnes, se pressait sur le pré. Ses indicateurs éparpillés dans la cohue lui rapportaient qu'on sentait beaucoup de nervosité. On parlait des événements de la journée avec colère. La responsabilité de la présidente et de son parti était débattue. Le plus souvent, on l'accusait d'être à la botte des puissances de l'argent et de ne pas se soucier des petits, des perdants de la globalisation durement affectés par la crise économique provoquée par la crise sanitaire mondiale. [...]

À 15h55, la Tesla noire arriva sur le parking, escortée de deux voitures de la police uranaise. Jusque-là, tout s'était bien passé. Baeriswyl avait disposé un flic tous les cinquante mètres dans la dernière portion du trajet. Il ne fallait rien laisser au hasard. Sait-on jamais, un cinglé aurait pu jeter des cailloux ou un cocktail Molotov. La Tesla n'était même pas blindée. Mais c'était maintenant que le grand show allait commencer. La barrière de sécurité se referma. Deux douzaines de manifestants hurlaient des insultes incompréhensibles. Le garde du corps assis à l'avant de la voiture présidentielle jaillit et alla mettre la main sur la poignée de la porte arrière droite. Il jeta un regard de faucon autour de lui et fit un signe de tête négatif à Baeriswyl. Il y avait de l'électricité dans l'air, il n'allait pas laisser sortir la présidente sans sécurité supplémentaire. Obéissant à un geste de Gottfried, six grenadiers zurichois entourèrent le garde du corps, formant comme une carapace de tortue. Une bouteille de bière à moitié vide vint heurter la vitre arrière de la voiture juste sous le nez de Jessica, effrayée, qui n'avait évidemment jamais rien vu de tel. Elle fut choquée par l'intervention des Zurichois. Trois grenadiers, matraque levée, se jetèrent sur le lanceur. Du pain béni pour les journalistes rangés sur un podium un peu en contre-haut du parking. [...]

- Allez. On y va ! Sortez de mon côté, Jessica.

Les deux femmes se faufilèrent à travers le couloir sombre formé par les grenadiers et déboulèrent à l'intérieur de la ferme-restaurant. Hansheiri Dahinden tendit une main moite. Il transpirait à grosses gouttes et semblait au bord de l'apoplexie.

- Madame la Présidente, je, je... Bienvenue, je suis effondré...

- Ne vous inquiétez pas, Monsieur le Conseiller d'État, j'en ai vu d'autres. Faites jouer la musique, ça les calmera peut-être.

- Je, *ja*, à vos ordres *Frau Präsidentin*.

Il hurla un ordre, mais personne ne l'écoutait. Alors il tourna les talons et se heurta à Werner qui était planté là comme un robot en tenue d'armailli.

- *Frau Präsidentin, es scheint Sie sind hier nicht willkommen*⁶, lança le fermier-bistrotier d'une voix tout droit sortie d'outre-tombe.

Samira le toisa et, ignorant la remarque blessante, passa devant lui pour saluer Gottfried Baeriswyl. [...]

Dahinden se dirigea vers le microphone. Samira pouvait voir ses genoux trembler et la sueur imprégner jusqu'à sa veste verte froissée accordée à sa cravate olive.

- *Meine Damen und Herren, die Bundespräsidentin*, annonça-t-il d'une voix fluette. [...]

[Samira] se leva et se dirigea d'un pas ferme vers le microphone.

- Chères concitoyennes, chers concitoyens, commença la présidente, c'est un jour de colère. Je suis en colère. Vous avez raison d'être en colère.

Une partie de la foule, interloquée par cette entame inattendue, se tut pour écouter. Mais juste devant la terrasse, un coup de poing partit, puis un autre. L'échauffourée se propageait comme un feu de brousse. Baeriswyl hurlait des ordres sur son portable. Une section de grenadiers se précipitait sur la prairie.

- Messieurs, hurla à son tour Samira, nous sommes tous ensemble dans...

Elle ne put finir sa phrase. La douleur qui traversa sa hanche droite la coupa net. Elle resta debout cependant, chancelante. Deux gardes du corps se précipitèrent vers elle en même temps que Dahinden qui trébucha et s'effondra de tout son long, haletant comme un phoque. Elle eut le temps de voir le type de l'entrée en tenue d'armailli, un couteau sanguinolent à la main. Son sang à elle. Une jeune femme était couchée sur lui et tentait de le maîtriser. Sa vue se brouilla et elle perdit connaissance.

L'auteur :

Daniela Cattin est née en 1975 en Suisse, dans un village du Jura bernois, passé quelques années plus tard du canton de Berne au nouveau canton du Jura. De mère imérienne et de père delémontain, elle a grandi au cœur de ce que l'on nomme la «question jurasienne». Son enfance et son adolescence vécues dans une ambiance de conflit latent, toujours prêt à s'enflammer (mais pas au sein du foyer familial, grâce à l'amour profond et inébranlable qui unit ses parents), la poussent à s'intéresser plus tard à des questions moins locales mais tout aussi délicates: les relations internationales. Après ses études à l'IHEID de Genève, elle bifurque et s'engage professionnellement dans des ONG écologistes et politiquement chez les Verts (en France). Ceci est son premier roman.

⁶ Madame la Présidente, on dirait que vous n'êtes pas la bienvenue ici.